

Le 11 septembre à Laval *Que Dieu bénisse l'Amérique* de Robert Morin

Robert Daudelin

Number 126, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8905ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daudelin, R. (2006). Review of [Le 11 septembre à Laval / *Que Dieu bénisse l'Amérique* de Robert Morin]. *24 images*, (126), 51–51.

Le 11 septembre à Laval

par Robert Daudelin

Robert Morin n'a pas fini de nous étonner. Après l'inclassable et bouleversant *Petit Pow! Pow! Noël*, il nous revient avec une fiction qui n'a aucun équivalent dans le cinéma québécois des dix dernières années.

En parfaite continuité avec *Le Nèg*, *Que Dieu bénisse l'Amérique* est une espèce de conte urbain ahurissant : quelques banlieusards (de Laval?), tous voisins, passent une journée mouvementée qui va changer leur vie en profondeur. La journée en question est aussi une date : le 11 septembre 2001.

Loin de tout réalisme, le film s'inscrit d'entrée de jeu dans une sorte de baroque contemporain où la banlieue la plus ordinaire prend soudainement des airs de planète éloignée. Le plan d'ouverture annonce bien la couleur, nous révélant déjà le climax du film à l'échelle d'une maison de poupées saisie par le regard ahuri et voyeur des survivants de l'histoire qui ne nous est pas encore racontée. Quant à la valeur documentaire qu'acquiert néanmoins le film, cela renvoie au talent bien connu du cinéaste de jongler à la fois avec la fiction et le documentaire et d'embrouiller malignement les pistes de lecture.


Utilisant volontiers des archétypes (le policier « épais », l'épouse qui s'affranchit), ou créant des personnages (la sexologue animatrice d'une ligne « hot », le couple gay embourgeoisé) qui en deviennent de nouveaux, Morin caricature quand il le faut tout en restant très près de ses personnages. Et c'est justement cet attachement aux personnages, ce parti pris de respecter leur petit univers et les particularismes de leur culture, qui donne au film sa force. Jamais l'exagération ne devient abusive : si le cinéaste force la réalité (la chasse aux pédophiles), c'est pour mieux nous obliger à la réévaluer, à nous faire une opinion qui soit autre que le consensus confortable que les médias en tout genre nous proposent.

Le cinéma de Robert Morin, on le sait depuis belle lurette, n'est pas un cinéma de tout confort – c'est le moins qu'on puisse dire... La nouvelle galerie de personnages (et quelle justesse dans le casting, chaque acteur collant si bien à son rôle qu'on oublie presque l'avoir déjà vu ailleurs) que nous présente

Que Dieu bénisse l'Amérique n'est pas sans évoquer le monde d'André Forcier, mais un Forcier sans la tendresse, car l'attachement de Morin pour ses personnages n'empêche pas le cinéaste de se permettre une méchanceté certaine vis-à-vis de ce petit monde refermé sur lui-même et qui semble calquer sa conduite sur les téléromans qui, ironiquement, sont censés le représenter. Le Brossard de *Deux femmes en or* était bien innocent comparé à la banlieue de Robert Morin.

Mais loin de se satisfaire d'une illustration, aussi cocasse puisse-t-elle être, de ce décor et de ses personnages colorés, Morin les saisit dans un jeu plastique qui devient l'élément structurant de tout le film. Comme les figurines caoutchoutées du *Nèg* traduisaient le point de vue du cinéaste, le téléphone portable (le seul type de téléphone existant dans ce monde banalement orwellien) et l'image incrustée qui accompagne son usage sont en quelque sorte emblématiques de la vie différée des habitants de cette petite planète. Le procédé, qui étonne et parfois même irrite au début du film, s'impose progressivement comme un choix brillant d'investigation d'un univers surcodé et à propos duquel nous nous satisfaisons volontiers de nos préjugés d'intellectuels urbains. C'est d'ailleurs le portable (qu'on peut même faire sonner par la pensée!)

qui crée la géographie du lieu et qui, outre la rue commune, quadrille et définit l'espace dans lequel se meuvent les personnages.

Étrangement, ce film corrosif se termine par une sorte d'épilogue en forme de morale autour d'un barbecue dominical où tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Pirouette de scénariste ou clin d'œil ultime du cinéaste? Il ne faudrait pas en être trop certain. Ce diable d'homme, plus philosophe que sociologue, semble vouloir se réconcilier avec le monde – ne déclarait-il pas récemment dans une interview qu'après l'éprouvante expérience de *Petit Pow! Pow! Noël* il croyait à nouveau l'optimisme possible! Cette curieuse fin, qui a des airs d'initiative de producteur (et l'histoire du cinéma en abonde, du *Dernier des hommes* jusqu'à nos jours), serait-elle annonciatrice d'un nouveau Morin, serein, souriant, en route vers une soixantaine assumée avec légèreté? Le prochain film nous le dira peut-être. 

Québec, 2005. Ré. et scé. : Robert Morin. Ph. : Jean-Pierre St-Louis. Mont. : Lorraine Dufour. Son : Marcel Chouinard, Louis Collin, Hans Peter Strobl. Dir. art. : André-Line Beauparlant. Mus. : Bertrand Chénier. Int. : Gildor Roy, Gaston Lepage, Sylvie Léonard, Sylvain Marcel, Patrice Dussault, René-Daniel Dubois, Markita Lhoumeau. 110 minutes. Couleur. Prod. : Réal Chabot pour La Coop vidéo de Montréal. Dist. : Christal Film.

Sortie prévue : 17 février 2006.

Gildor Roy. Un film corrosif où la banlieue prend des airs de planète éloignée.



Photo : Caroline Haysour